

INTRODUCTION

À L'ÉTUDE DE LA SCULPTURE ÉGYPTIENNE.

(FRAGMENT.)

LES DÉBUTS DE L'ART THÉBAIN.

Si, par un procédé quelconque, nous pouvions nous élever à quelques centaines de mètres au-dessus du désert libyque, nous verrions sa surface rugueuse et noirâtre traversée, par endroits, de longs traits blancs qui s'en vont à l'infini vers les oasis de l'ouest où ils convergent. À l'est, ils aboutissent à quelque fente de la montagne, car celle-ci, depuis Siout, s'élève de plus en plus, s'escarpe, devient falaise, et son accès est alors difficile.

Ces longs traits blancs sont les chemins de caravanes que, depuis un nombre incalculé de siècles, ont frayés les pas des hommes migrants et des animaux qu'ils menaient après eux. Suivez ces grands sillons également espacés pendant de longues heures et de longs jours, et vous remarquerez que, assez régulièrement, vous atteindrez, toutes les deux ou trois étapes, un endroit moins aride que les espaces désolés que vous venez de parcourir. Parfois, quelque tamarix échevelé met sa note glauque sur le sable doré et les cailloux que le soleil a noircis depuis des milliers d'années. Plus souvent ce sont de pauvres plantes rabougries qui ont eu le courage de fleurir et de devenir fécondes alors que tout semble être mort autour d'elles. De temps en temps, une ou deux fois par an, une pluie tombe et explique ce phénomène. L'eau que le sol aride n'a pas absorbée vient peu à peu se réunir dans la dépression du sol où poussent plantes et tamarix et leur apporte l'humidité qui leur est nécessaire pour vivre, fleurir, concevoir et propager l'espèce.

Ainsi, autour de cette sorte de citerne naturelle, grâce à l'eau qu'elle gardera pendant quelque temps, nous retrouverons, au milieu de l'immensité inféconde, des témoins qui nous indiqueront que, même là, la vie est

possible encore. Les cas ne sont pas rares où vous trouverez, tout à côté, des silex rudement travaillés, des ateliers et des débris qui vous apprendront que l'homme vécut ici jadis. Il s'installa quelque temps comme un nomade autour de la mare fortuite, au milieu de l'immense steppe qu'était alors le plateau libyque, et, trouvant du silex à sa convenance, il en façonna ses lourdes haches et ses instruments primitifs. Puis il partit soudain, abandonnant son atelier improvisé, et j'ai retrouvé de ceux-ci où il semblait que notre sauvage ancêtre était passé la veille.

En partant de l'oasis de Karghieh où, selon une croyance que nous a gardée Hérodote, vivaient les « Bienheureux », celui qui s'en va droit devant lui de l'aqabah⁽¹⁾ d'Abou Suroil vers le soleil levant arrivera, après une longue et pénible marche, jusqu'au haut de la falaise d'Abydos. Grâce à deux aqabahs, il pourra descendre jusqu'à la ville sainte où se réunissaient les âmes des morts qui, à la suite d'Osiris, suivaient, à rebours, la même route que celle que nous venons de parcourir, avant d'aller reposer dans le *Lait* (séjour des morts d'Égypte).

D'autres routes mènent à Siout, à Sohag, à Farshout, à Ballas, à Negaddeh, à Rizagat, etc.; une, aussi, aboutit au haut de la montagne de Thèbes. De cet endroit, le panorama qui se déroule devant vous est d'une beauté sans pareille. A midi, tout au fond, sous un ciel bleu très pâle, presque gris perle, les trois pics de la chaîne arabe s'argentent; plus bas, quelques traits d'un blanc à peine teinté de jaune indiquent le sable et le désert; puis voici les longues bandes qui, d'abord tendrement bleutées, passent peu à peu au vert éclatant, déceleur des riches moissons qui blondiront quand viendra l'avril. Au-dessous de vous, presque au pied de la falaise, le sable et le désert reprennent peu à peu leurs droits; les collines apparaissent, puis, voici les croupes affaissées de la montagne, et, peu à peu, vous reviendrez jusqu'au point d'où vous avez contemplé une si rare merveille de désolation et de fécondité.

Au milieu de la grande teinte verte passe un long ruban argenté venant de l'infini du sud et se perdant dans celui du nord : c'est le Nil père des dieux, celui qui donna l'Égypte à ses habitants, le fécondateur qui, plus constant que les pluies, assura à ceux qui vinrent s'établir sur

(1) Cf. LEGRAIN, *Étude sur les Aqabahs*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1898.

ses bords une vie plus heureuse et plus certaine que celle menée par les nomades du plateau libyque.

Et si, maintenant, vous regardez le sol tout dénudé, vous trouverez encore aujourd'hui quelque silex paléolithique, dernier vestige de la civilisation qui fleurit là jadis; descendez plus bas et vous en trouverez que les pluies ont fait tomber sur les croupes et vous en trouverez encore dans le diluvium que créèrent les torrents.

Les hommes primitifs suivirent la même route et, abandonnant l'immense plateau libyque et la vie nomade, vinrent s'établir sur les bords du Nil et y adoptèrent la vie agricole et sédentaire, probablement à la fin de la période paléolithique qui semble coïncider avec l'époque de la création de la vallée du Nil. Vinrent ensuite les grandes migrations.

Depuis quelques années, ici même, on vous a exposé les graves problèmes que les récentes découvertes étaient venues poser. Quelles furent les origines de la civilisation néolithique qui succède à la période paléolithique? Quelle est la race qui réduisit les habitants autochtones? D'où venait-elle? Autant de questions que beaucoup d'entre nous ont tenté d'élucider sans, croyons-nous, y être parvenus avec une certitude absolue encore⁽¹⁾.

La question, d'ailleurs (de par le hasard qui a de ces malices), fut mal posée dès le début. On trouva des monuments d'un style tout nouveau, des tombeaux, des vases et des silex taillés dans des endroits comme Ballas, Toukh, Negaddeh, qui, jusqu'alors, n'avaient produit aucun monument historique. Si bien qu'on les plaça quelque peu au hasard, d'aucuns trop tôt, d'aucuns trop tard. Peu à peu les textes parurent sur ces monuments et les découvertes d'Abydos et de Negaddeh vinrent indiquer que cette série de monuments d'un style spécial appartenaient très probablement aux toutes premières dynasties. Mais, de même qu'en géologie un objet n'est daté qu'après qu'il a été trouvé « en place » sous une couche intacte d'époque postérieure, de même, en archéologie, la superposition des débris de civilisation montre leur succession chronologique. Les travaux entrepris, voici quelques années, sous les ordres de M. Maspero à Saqqarah, vinrent fournir à la science un fait indéniable : une des pyramides de Saqqarah,

⁽¹⁾ La question a été récemment reprise avec éclat par M. Naville (*La religion des anciens Égyptiens, — Six conférences faites au Collège de France en 1905* [p. 5 et suiv.]), dans les *Annales du Musée Guimet*, XXIII, Leroux, éditeur.

appartenant à Ounas de la V^e dynastie, était bâtie sur des restes de monuments antérieurs, où se retrouvaient les mêmes textes et les mêmes objets que ceux d'Abydos, de Negaddeh et de tous les autres lieux où avaient été trouvées des nécropoles dites tout d'abord de la «New-Race», puis préhistoriques, puis enfin archaïques. M. Maspero vous a déjà dit lui-même, ici, ce qu'il fallait penser de cette découverte capitale⁽¹⁾ dont il est résulté la certitude absolue de la haute antiquité de ces monuments au type spécial, facile à reconnaître, et, quand nous retrouvons groupés ensemble tous les types de cette série dans un terrain non fouillé encore, nous sommes en droit de dire, en bonne critique, que ce terrain renferme des monuments ou est contemporain de monuments de cette époque archaïque, c'est-à-dire celle pendant laquelle régnèrent l'antique Menès et les pharaons des I^{re}, II^e et III^e dynasties, avant que le siège de la royauté pharaonique eût été transporté à Memphis où, après Djeser, les pharaons bâtirent tour à tour leurs gigantesques pyramides. Nous constatons ailleurs le même processus.

Il y a quelques années à peine, dix ans au plus, que l'histoire de Thèbes ne remontait pas plus haut que la XI^e dynastie, c'est-à-dire environ vers 2500 avant Jésus-Christ, bien que les légendes tant égyptiennes que grecques indiquassent la Ville par excellence comme le lieu où était né Osiris.

D'un autre côté, un astronome anglais, Sir Normann Lockyer⁽²⁾, avait avancé que le temple d'Amon avait été orienté à l'origine sur le coucher du soleil au solstice d'été et que, actuellement, le soleil, au 22 juin, ne se couchant pas exactement au point indiqué par la ligne d'axe du temple, on devait en chercher la raison dans le déplacement millénaire de l'écliptique. Ses calculs établissaient que le soleil se couchait au solstice d'été à l'endroit indiqué par la direction de l'axe du temple au moins 3700 ans avant l'ère chrétienne. Je tiens à mentionner que cet ouvrage parut voici près de vingt ans, c'est-à-dire avant la découverte de l'archaïsme égyptien.

En résumé, où le calcul astronomique annonçait près de quatre mille ans avant J.-C., les monuments ne donnaient que trois mille ans au plus, ceci avec la plus grande réserve.

⁽¹⁾ MASPERO, *Sur quelques monuments de l'époque thinite découverts à Saqqarah*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien* du 7 avril 1902, 4^e série, n^o 3, p. 107 et suiv.

⁽²⁾ J. NORMANN LOCKYER, *The Dawn of Astronomy*, p. 119.

De cela, partant d'une méthode absolument fautive, d'aucuns disaient : « Nous ne connaissons pas de monuments antérieurs à la XI^e dynastie à Thèbes, donc Thèbes n'existait pas avant l'an 3000 avant Jésus-Christ ». Mais non ! il aurait été peut-être plus juste de dire : « Nous ne connaissons pas encore de monuments antérieurs à la XI^e dynastie », ce qui, à mon avis, eût été plus exact ; et la meilleure preuve que je puisse donner, c'est qu'aujourd'hui nous possédons des objets qui, quoique peu nombreux encore, suffisent à nous indiquer une chose qui, en somme, est peu banale : nous ignorons actuellement plus de deux mille ans de l'histoire de Thèbes, peut-être plus, peut-être moins, cela ne fait pas grand'chose à l'affaire, mais enfin, ceci laisse un joli champ de recherches à ceux qui voudront rechercher les origines de Thèbes.

Thèbes, je le répéterai une fois de plus, est tout aussi vieille que toutes les autres villes saintes d'Égypte. C'est, je crois, il y a quatre ou cinq ans que j'émis cette opinion, ici même : chaque année j'ai cru vous apporter de nouveaux éléments, de nouvelles preuves, au moins à mon avis, de ce que j'avais avancé. L'an passé, encore, j'émettais devant l'Institut égyptien l'hypothèse que, en fouillant dans l'angle sud-est de la grande enceinte d'Amon, nous pourrions peut-être y retrouver les ruines d'un temple de Khonsou, antérieur à celui que nous connaissons aujourd'hui. La théorie était, je crois, assez hardie, si l'on suppose que les temples d'Apet et d'Osiris étaient dans la même situation que celui de Khonsou, c'est-à-dire étaient des temples succursales des primitifs, et que les temples d'Osiris sont presque tous (s'ils ne l'ont pas tous été) d'origine archaïque.

J'avais bien, depuis quelques années, trouvé dans les remblais des silex taillés d'époque néolithique qui permettaient de croire que telle hypothèse était possible, mais j'avouerais que sa réalisation me semblait trop intéressante pour qu'elle se pût facilement opérer. Grâce à M. Maspero, qui voulut bien m'y autoriser, je fis faire des sondages dans l'enclos du sud-est que j'avais, le jour même où je devais repartir pour Karnak, signalé l'an passé à l'Institut égyptien.

Quelques jours de recherches suffirent pour décourager nos ouvriers habitués à trouver des statues depuis nombre d'années. Nous ne trouvions que des silex taillés néolithiques, que des fragments de vases en pierre dure multicolore et que des morceaux de poteries archaïques. C'était

précisément ce que je n'avais pas osé espérer encore. Nous trouvâmes aussi un morceau de lame d'obsidienne, des plaques de schiste et des blocs d'oxyde de fer et des charbons; bref, toute une petite collection d'objets archaïques de l'époque de Negaddeh qui, en bloc, ne vaudrait pas 10 francs pour un marchand d'antiquités, mais qui, pour nous, a l'avantage de nous indiquer que, quand nous voudrions trouver quelques-uns des monuments archaïques de Thèbes, c'est là, tout au moins, que nous pourrions les rechercher. J'aurai, peut-être, bientôt l'occasion de signaler encore quelques endroits où des recherches suivies pourraient fournir des résultats semblables. Je le répète une fois de plus : nous ignorons encore plus de mille ans de l'histoire de la Thébaïde. Restent à trouver les monuments qui nous l'apprendront. Nous avons, quant à nous, posé le jalon le plus éloigné qu'il soit possible de poser actuellement : jusqu'à l'époque de Menès.

Thèbes, autant que Rome et qu'Athènes, fut une des grandes capitales du monde civilisé, et je crois que des recherches dans le sens que j'indique mériteraient d'être poussées plus loin que je n'ai pu le faire encore.

Le peuple qui vécut là jadis y développa sa civilisation et les coutumes qu'il introduisit sont, pour la plupart, observées encore de nos jours.

Dès le début de l'Égypte, nous y trouvons un culte fondamental que les religions qui se sont succédé en même temps que les siècles ont à peine amoindri : c'est celui des ancêtres.

De nos jours encore, les morts sont l'objet de soins particuliers, et si, à certains jours de l'année, vous pénétrez dans un cimetière copte, vous pourrez assister à la cérémonie du *Rahma*. Les femmes sont accroupies sur les tombes et attendent le passage du prêtre qui vient et bénit tour à tour le nom de chacun des membres défunts de la famille; les femmes indiquant tout d'abord le dernier trépassé pour remonter de génération en génération jusqu'au plus ancien aïeul connu. Et à chaque nom l'officiant brûle de l'encens et bénit celui qui fut jadis.

Cette coutume est vieille comme l'Égypte et les *chambres des ancêtres* d'Abydos et de Karnak ne sont que des retraits où, à certains jours de l'année, Pharaon commémorait les noms des rois qui l'avaient précédé et qu'il reconnaissait comme légitimes ou dignes d'être comptés au nombre de ses ancêtres.

Ces rois ancêtres étaient figurés en statues ou en bas-reliefs, mais ceux-ci n'étaient que la copie des statues ⁽¹⁾.

Quand, environ quinze siècles avant notre ère, Thoutmôsis III, dans son monument funéraire de Karnak, y comprit la salle de ses ancêtres, il grava le long des murs de cette salle l'image et le nom de ceux qui recevaient un culte à Thèbes depuis de longs siècles. Leurs statues existaient bien auparavant : Thoutmôsis III en réunit là le plus grand nombre possible pour les y vénérer aux jours prescrits. Les bas-reliefs nous les présentent dans un beau désordre comme si le scribe qui classa les statues était, déjà, aussi ignorant que nous le sommes encore aujourd'hui de la place de certains pharaons. Il les rangea autour de la salle sur trois rangs, tout comme nous faisons nous-mêmes encore aujourd'hui pour certaines classifications. Et ceci fait, le graveur de bas-reliefs a, le long du mur, dressé l'inventaire des statues qui se trouvaient là, s'inquiétant peu d'une erreur de succession quelconque entre ces rois défunts et parfois même de redites que deux images du même souverain pouvaient apporter dans son œuvre. Ceci importait peu, pourvu que la statue du mort reçut son culte ordinaire.

Car, en Égypte, la statue joue un rôle capital que bien d'autres ont signalé avant moi. La statue est support de double et c'est comme telle qu'elle reçoit un culte. En tant que matière, elle n'est rien : le double qui y logeait avait seul droit à l'hommage des vivants.

Les Égyptiens ne vénéraient pas les statues, mais le double, le *Ka* ☩ de leurs ancêtres qui y était déposé au moyen des formules efficaces : leur culte pour elles n'était pas de l'idolâtrie, mais de la *progonolâtrie* (de *προγονος* « ancêtre » et de *λατρεία* « culte »).

Faute de statue, l'âme du mort n'avait d'autre support que sa momie auprès de laquelle elle devait demeurer confinée jusqu'au jour où, celle-ci étant détruite, le *double*, devenu sans support, allait vagabonder au milieu des humains. Il devenait alors un *afrite* plus ou moins dangereux. Aussi la statue s'impose-t-elle autant pour la tranquillité du mort que pour celle des vivants qui aiment peu les revenants, et chaque mort doit avoir dans son tombeau une statue dans laquelle viendra habiter son âme. Grâce à la

⁽¹⁾ Cf. MASPERO, *Sur quelques monuments de l'époque thinite*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1902, p. 113, note 2.

cérémonie de l'*ap-ro*, la bouche de la statue ou, plus exactement, la bouche que l'âme emprunte à la statue pourra se nourrir des offrandes qui seront déposées à certains jours de fête dans la chapelle funéraire. Mais laissez passer les ans et les générations se succéder. Peu à peu les offrandes diminueront, le tombeau sera oublié ou pillé, la famille s'éteindra et l'âme qui loge dans la statue ne mourra pas de faim parce qu'elle ne peut mourir, mais pâtira, perdra patience et, un beau jour, deviendra *afrite* à son tour, ce qui, ainsi que chacun sait, est fort ennuyeux pour les humains d'humeur craintive.

On remédia à ces inconvénients en consacrant, dans les temples des dieux, des stèles ou des statues comme, aujourd'hui encore, on fonde des messes pour le repos de l'âme des trépassés. Une des plus grandes faveurs royales consistait à autoriser un de ses fidèles à consacrer une statue dans le temple local où elle devait demeurer à tout jamais. D'autres, moins favorisés, semblent avoir payé une redevance au clergé pour pouvoir déposer leurs images dans le temple. Ceci obtenu, l'âme du défunt pouvait se rassurer sur l'avenir : les statues déposées chez le dieu recevaient un culte journalier, perpétuel, et les doubles qui y étaient déposés jouissaient de multiples et incessants avantages que les statues gardées dans le tombeau n'avaient pas. Au lieu de la maigre chère et du jeûne prédécesseurs de la famine pour celle-ci, c'était la ripaille journalière pour celle qui avait la bonne fortune d'habiter le temple. Leur formule de consécration est courte mais bonne : « Tout ce qui apparaîtra sur la table d'offrandes d'Amon sera pour le double d'un tel, fils d'un tel », disent les statues thébaines. Ailleurs, c'est Osiris; ailleurs, c'est Ptah ou toute autre divinité locale qui remplit le même rôle nourricier.

Ainsi les morts vivaient à la table du dieu. Celle de Karnak était composée de deux grands blocs de grès jaune très dur où quarante grandes assiettes étaient figurées. Celle-ci était chaque jour chargée et le dieu et les morts s'y repaissaient avant que les prêtres ne s'emparassent de la desserte.

La coutume dura de longs siècles, et Strabon, en nous parlant de la « Table du Soleil » chez les Éthiopiens, nous indique que le culte d'Amon et de ses clients était toujours en honneur chez ces peuples.

Le mort n'avait pas qu'un double : il pouvait en avoir plusieurs, et ceci

lui était agréable; en envoyant une statue munie d'un double à Abydos auprès d'Osiris, une autre à Memphis auprès de Ptah, une autre à Bubaste près de Bastit, par exemple, un bon Thébain pouvait probablement, en payant une juste redevance au clergé du dieu, avoir quatre chances de dîner par jour au lieu d'une seule que lui assurait sa statue déposée dans le temple d'Amon, et ceci était une sécurité au moins pour le présent et très probablement pour l'avenir, puisque les temples devaient demeurer éternellement.

Tout bien considéré, ce que la cachette de Karnak renfermait, ce n'était autre que tous les commensaux d'Amon, et pour un bon Égyptien de jadis, j'ai ramené au Musée non pas des milliers de bronzes et des centaines de statues, mais près de dix-huit mille doubles ou d'*afrites* affamés depuis près de deux mille ans que la table d'Amon est desservie.

J'ai insisté peut-être un peu longuement sur ces détails, pensant qu'ils feront mieux comprendre le rôle de la Statue jadis : ce n'est pas une image, une ressemblance quelconque, c'est un succédané du mort dans lequel il habite et attend la nourriture, les offrandes, les louanges, les fleurs, les effusions d'eau. Ce sont là petits soins qu'un défunt habitant une image a le droit d'exiger de ceux qui s'agitent encore sur terre et vivent normalement, ne se repaissant pas d'ombres d'aliments, mais de mets plus solides, mouvant leurs jambes et suivant leurs destinées jusqu'au jour du trépas inéluctable qui les amènera peut-être voisiner à leur tour près de la statue gravement accroupie du défunt.

Grâce à cette croyance, la statuaire égyptienne fut toujours empreinte d'une gravité qui nous étonne si nous ne réfléchissons pas à toutes les considérations religieuses auxquelles elle fut toujours soumise. Il ne s'agit pas, comme chez les Grecs, d'éterniser la beauté d'un athlète qui triompha aux jeux : il est nécessaire de loger l'âme d'un défunt dans une image solide, tenant le moins de place possible. Les dieux eux-mêmes sont morts, et le seul d'entre eux qui soit vivant, c'est Pharaon lui-même; mais celui-ci est si persuadé qu'il est dieu qu'il se tient aussi gravement que s'il était déjà trépassé. Aussi, la joie est-elle exprimée rarement dans la sculpture égyptienne, et Khonsou de Thèbes, le « seigneur de toute réjouissance », est triste comme s'il ressentait la maladie qui le mine.

Ceci nous explique l'esthétique qui créa les statues dont je vous présente

les photographies, souhaitant que vous les alliez voir quelque jour au Musée. Toutes proviennent de Karnak, et la meilleure preuve de leur identité est que je les ai trouvées toutes les unes après les autres. Nous en publions aujourd'hui cent trente-huit⁽¹⁾. Il nous en reste encore sept cents au moins que nous vous présenterons peu à peu, à mesure que leur publication sera terminée. Grâce à elles, nous pourrons étudier les œuvres de l'école thébaine depuis ses origines archaïques jusqu'à la période romaine, soit pendant près de quatre mille ans.

G. LEGRAIN.

⁽¹⁾ *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire. Statues et statuettes de rois et de particuliers*, par Georges Legrain.